

« Elle, la fille de Sin, décida de se rendre dans la demeure de l'obscurité, le séjour d'Irkalla, vers la demeure ou ceux qui entrent ne sorte jamais, sur le chemin ou l'aller est sans retour, vers la demeure ou ceux qui entrent sont privés de lumière, là ou la poussière est leur nourriture, là ou le pain est poussière. »

Descente d'Ishtar aux enfers, III 1-1

1. Paris.

En ce début du mois d'avril, la pluie bat fortement le pavé de Paris. Malgré cela, Camille a la ferme intention de sortir faire un tour à la recherche de sujets pour sa future exposition de photographie, et, surtout, de passer sur le stand de ce vieillard, place saint Sulpice, pour glaner photographies et cartes postales anciennes.

L'église domine la place de son imposante présence, auréolée d'un mystère factice que les amateurs d'ésotérisme bon marché cherchent encore à percer.

Parmi les étals hétéroclites, elle repère le vieux bonhomme, ses tréteaux protégés de la pluie par une bâche de plastique. Il l'accueille d'un sourire, et elle se met à fouiller dans les cartons. Quelques minutes plus tard, elle a déjà sélectionné un bon tas de photos et de cartes postales représentant des scènes de la vie à la Belle Epoque, lorsque son regard tombe en arrêt devant une photo. Celle-ci n'a, au premier abord, rien d'extraordinaire. Elle représente un petit château à la façade garnie de larges fenêtres et flanquée de deux tourelles carrées. Devant le perron, la pelouse s'étale en un sombre tapis. Mais ce n'est pas la bâtisse qui attire son attention. Non. C'est la jeune femme brune au second plan, posant au milieu de la pelouse une ombrelle à la main et un petit chien à ses côtés. Camille scrute la photo avec avidité. Il y a quelque chose sur cette photo, quelque chose qui l'attire inexorablement. Le regard de cette femme, son port altier, son attitude... Elle l'a déjà vu, elle en est certaine. Elle retourne le petit morceau de papier cartonné à la recherche d'un indice. Au dos, une inscription, tracée à la plume. « *Le petit verrier, 1910* ». Camille se presse de la fourrer dans le tas déjà choisi, paye, et part. Arrivée chez elle, elle se rue à son bureau, allume la lampe et la braque sur le rectangle de papier glacé. Elle saisit une loupe dans l'un de ses tiroirs et contemple à nouveau, de plus près, le visage de la photo. Camille est de plus en plus persuadée d'avoir déjà vu cette jeune femme. Elle allume son PC portable qui démarre en émettant un ronronnement familier. Elle finit par tomber sur le blog d'un jeune homme du Tarn qui parle de la bâtisse, et donne même sa localisation. Petit château construit au 18^{ème} siècle par une riche famille de peaussiers, inoccupé aujourd'hui. Le château à l'air d'avoir été déserté au 20^{ème} siècle, et ses résidents n'ont pas laissés de traces.

Camille rejette son buste en arrière, secoue ses cheveux humides, et les attache négligemment. Elle reste un instant dans cette position, pensive. Elle explore les recoins obscurs de sa mémoire pour retrouver l'image de la femme. Quel âge peut-elle avoir sur cette photo ? En admettant qu'elle ait 20 ans, maximum, au moment de la prise de vue, elle aurait aujourd'hui plus de cent ans ! Impossible qu'elle vive encore. Camille reste un moment la photo à la main, puis se frotte les yeux et éteint son PC. La photo est là. Elle semble scintiller dans le noir. Camille se dirige vers sa chambre et s'enroule dans sa couette. Le sommeil met du temps à venir. Les yeux noirs et le visage de la femme l'obsède. Elle finit par s'endormir, mais dans ses rêves, la jeune femme prend vie, elle joue avec le chien, elle prononce des paroles que Camille n'entend pas. Si seulement elle pouvait s'approcher... Camille se réveille en sursaut. 6 heures du matin. En son fort intérieur, elle sait ce qu'elle doit

faire. Elle se dirige d'un pas traînant vers la cuisine, allumant au passage le PC. Tout en buvant son café, elle imprime l'itinéraire. Elle prend une douche rapide, saisit ensuite sa besace en cuir, ses clés de voiture ainsi que l'itinéraire, sans oublier appareil et objectifs et se dirige vers le parking. A cette heure, le périph est fluide, et elle se retrouve en moins d'une heure sur l'autoroute en direction de Castres.

7 heures plus tard, elle traverse la ville. Un arrêt pour se restaurer et remplir le réservoir, et elle oblique vers la route de Mazamet. Le château se trouve sur une petite route isolée, entre cette ville et le village médiéval d'Hautpoul. Les derniers mètres sont difficiles, la végétation est dense. Enfin, Camille aperçoit la grille rouillée, mangée de végétation. Elle s'arrête et sort la photo de sa poche. C'est bien là. Elle s'extirpe de sa voiture et s'approche. La grille, bien que rouillée, semble solide. Un pan de mur écroulé ouvre un passage dans lequel Camille s'engouffre. Trouvant une fenêtre dénuée de vitrages, elle s'introduit dans l'immense bâtisse. A l'intérieur, c'est le royaume de la poussière, des araignées et des rongeurs. La salle principale, malgré ses moulures bouffies d'humidité et son parquet crevé, conserve encore toute sa majesté. Camille suit un couloir, menant à une pièce plus petite. Là trône un immense miroir, piqueté de vieillesse, au dessus d'une console de type art déco passablement usée. Elle se regarde, imaginant la vie dans cette demeure à la Belle époque. Elle perçoit le reflet d'une ombre derrière elle. Camille se retourne vivement, le cœur battant à tout rompre. Rien. Surement un reflet. Elle poursuit son exploration du rez-de-chaussée, en se dirigeant vers ce qui a dut être les communs. Un escalier apparaît. Camille scrute l'obscurité. Elle hésite. La photo dans sa poche semble peser plus lourd. Elle saisit la petite lampe dont elle c'est équipée et s'enfonce dans les profondeurs du château. L'escalier mène à une vaste pièce nue qui a du servir de cellier. Au fond, un lambeau de ce qui fut une tenture sombre semble dissimuler une autre salle. Camille avance à tâtons, et passe dans une pièce voutée, plus exigüe que la précédente. Au centre, un autel de pierre. Camille s'approche, caresse la pierre de la main. Au dessus d'elle, un violent coup de tonnerre éclate. Camille sursaute. Elle jette un œil vers le haut de l'escalier. La luminosité semble avoir baissé d'un coup. Un orage se prépare, roulant sur les hauteurs de la montagne noire. Sa vue se brouille. Une étrange odeur la prend à la gorge, mélange d'encens et d'humus, de forêt profonde et de poussière du désert. Un craquement immense déchire le silence, et la pluie commence à tomber en cataracte. Camille à la tête qui tourne, elle s'écroule sur le sol. Ses yeux se voilent, et, dans un éclair immense, un taureau majestueux imprime son image sur ses rétines. Elle sombre dans l'inconscience.

2. Aller.

Camille reprend lentement ses esprits. Elle s'appuie péniblement sur l'autel pour se relever. La tête lui tourne, elle frotte sa tempe droite et sent poindre sous ses doigts un renflement annonçant une bosse. Elle grimace, écarte la tenture, et se dirige vers l'escalier. En haut, la lumière est aveuglante. Camille émerge de l'obscurité du sous-sol, et, ignorant la cuisine sur sa gauche, elle prend le couloir qui se dirige vers le petit boudoir. Elle s'arrête soudain, stupéfaite. Le miroir de la veille est toujours en place, au dessus de la console art déco. Mais les traces de vieillesse ont disparu. La console est comme neuve. Camille se tourne vers la fenêtre. Des rideaux frais, blancs, amidonnés, y pendent, attachés par une embrase en velours. Un bruit derrière elle la fait se retourner. Une femme se tient dans l'embrasure de la porte. Robe 1900, soie et taffetas gris, corseté, col tuyau en dentelle. Ses cheveux gris sont coiffés en un grand chignon serré. Son air oscille entre la surprise et une certaine désapprobation.

« Que faites vous ici, mademoiselle, et qui êtes vous ? » Camille reste interdite. La réponse lui reste coincée dans la gorge. Elle arrive à articuler son prénom. La dame en gris pose un regard lourd sur Camille. « Je vois. Oui, je vois tout à fait. Vous ne pouvez pas rester dans cette tenue des plus... indécente » Camille jette un œil sur son jean et son pull. « Venez avec moi. Je vais m'occuper de vous. ». Camille emboîte le pas de la dame, sa robe volette autour de ses pieds en un tourbillon de tissu moiré. Elle se dirige vers l'entrée et emprunte l'escalier de marbre pour accéder au premier étage. « Je me nomme Albertine, je suis l'intendante de cette demeure. Je vais vous donner une chambre et des vêtements. Vous ne devrez bouger de celle-ci que si je vous le demande. Ce soir, un grand dîner à lieu au Petit verrier. On compte sur votre présence. ». On ? Camille a une question qui lui brule les lèvres : « Pardonnez-moi, Madame, mais, je suis un peu... troublée. Pourriez-vous me dire quel jour nous sommes ? » « Nous sommes le 2 avril 1910 ». La date résonne dans la tête de Camille. Elle s'appuie contre le mur. Albertine se retourne. « Vous vous sentez bien ? » elle sort un trousseau de sa poche. « Entrez, je reviens tout de suite ». Camille entre dans la chambre. Celle-ci est claire et lumineuse. Elle est aménagée avec simplicité mais bon goût. Sur une table en bois de rose marqueté, un petit vase remplie de lilas embaume la pièce. Elle s'approche de la fenêtre. Elle dispose d'une vue imprenable sur la pelouse devant le perron. Verte. Immense. Sur la droite, une pergola ouvragée marque l'entrée d'une roseraie. Quant à la grille... elle est en parfait état. Camille s'assoit sur le lit, choquée. Elle a semble-t-il, opérée en une nuit, un bon dans le temps de 100 ans... 1910. Impossible. On lui joue un mauvais tour. La porte s'ouvre. Albertine entre, portant un broc fumant, s'approche d'une table sur laquelle repose une vasque en porcelaine également et y déverse l'eau chaude. Elle prend une serviette blanche et moelleuse dans la commode. « Allons, ôtez cette... tenue, et lavez vous. ». Comme sur pilote automatique, Camille se dirige vers le réceptacle de porcelaine, quitte ses vêtements, et procède à ses ablutions. Elle s'enroule ensuite dans la serviette, d'une douceur irréaliste. « Bien, allons y. » Albertine se saisit d'une chemise en popeline de coton. Elle s'empare ensuite d'un pantis froufrouant, dont les rubans bleus ne manquent pas de charme. Camille à envie de rire mais son sourire s'efface lorsqu'Albertine se saisit du corset. Elle l'enroule autour de la taille de Camille, et commence à le lacer. Camille suffoque. « Allons, allons ! Ne faites pas l'enfant, respirez un grand coupe et rentrez le ventre ! Voilà, nous y sommes ! ». Camille a le tournis, et elle ne sait plus ce qui l'étonne le plus : le fait d'avoir, semble-t-il, traversé le temps ou l'attitude d'Albertine, qui ne semble pas troublée par sa présence. Camille lève les bras pour finir d'enfiler la robe. Celle-ci est d'un parme discret, qui ressemble à celui des lilas. « Asseyez-vous près de la coiffeuse je vais m'occuper de vos cheveux. » Quelques minutes plus tard, Camille se retrouve avec un chignon impeccable. « Tenez, pour agrémenter votre tenue ». Elle lui tend une paire de boucle d'oreille en perle, et un sautoir en argent, au bout duquel pend une petite montre à gousset. Le temps. Encore. « Regardez-vous ». Camille se dirige vers la psyché. Le miroir lui renvoi une image d'un autre siècle, composée de soieries, de dentelles... « Vous êtes superbe. Je pense que je peux vous présenter ». Camille se lève et emboîte le pas d'Albertine. Elles se dirigent vers l'aile droite du château. Albertine sort son trousseau devant une double porte en bois ouvragé, représentant des sortes d'animaux fantastiques. Elle s'ouvre sur une petite salle couverte de tentures dorées. « Attendez ici, je viendrais vous chercher. Elle a hâte de vous voir, vous savez. ». Elle... La femme de la photo ! Camille en est certaine, c'est elle, la maitresse de maison ! Elle va rencontrer la jeune femme. La lourde porte s'ouvre. Camille sent sa respiration s'accélérer en se dirigeant vers une

vaste pièce très meublée, tendue de pourpre. Prés de la fenêtre donnant sur la roseraie, se tient la femme brune de la photo. Elle est vêtue d'une sublime robe, d'une couleur lie de vin. Dans un panier, non loin d'elle, un petit chien blanc repose. Il relève la tête à l'entrée de Camille. Celle-ci n'ose pas bouger, n'ose pas respirer. La femme tourne alors son visage fin vers Camille, sa lourde chevelure tressée tombant sur son épaule. Ses traits ne sont pas sans rappeler ceux de certaines statues égyptiennes. Elle s'adresse à Camille d'une voix profonde « Je me nomme Atalia. Je vous souhaite la bienvenue. Je crois qu'Albertine vous a parlé d'un dîner ce soir. Vous êtes mon hôte, et je serais ravie de vous voir y prendre part. » « Je voulais vous remercier pour votre accueil. Je... Ecoutez, je viens vraiment de loin et... » « N'en dites pas plus. » Atalia plonge son regard dans celui de Camille. Elle est subjuguée. Ses yeux, d'une noirceur d'obsidienne, sont si attirants que l'on pourrait s'y noyer. Sans remuer les lèvres, elle s'adresse à Camille. Sa voix raisonne dans sa tête. « *Je sais. Je sais d'où vous venez. Je sais comment vous êtes venue. Ne vous souciez de rien. Les Dieux vont vous guider. Ils ont besoin de vous.* » Camille reste interdite alors que la jeune femme se retourne vers la fenêtre, et esquisse un geste de congé. Camille se retire et regagne sa chambre. Les Dieux. Mais de quoi peut-elle bien parler ? Quant à comment elle était venue, Camille aurait bien aimé le savoir elle-même ! Sa raison se refuse à accepter ce qui semble pourtant être. Elle a traversée le temps, elle est revenue à l'époque de la photo trouvée à Paris hier... Hier, ou un siècle plus tard ? Ces considérations l'épuisent. Elle ne parvient pas à comprendre. La petite montre autour de son cou indique 17 heures. On frappe à la porte. Albertine entre, suivie d'une femme de chambre. Elle porte une robe en soie noire taille empire. « Changez-vous, je reviens vous chercher dans une heure pour le dîner. ». Camille se lève et se dirige vers la fenêtre. Elle éprouve une envie irrésistible d'explorer le château. Elle se dirige vers la porte de la chambre. Fermée à clé. On la retient à l'intérieur. N'ayant pas d'autre alternative, Camille entreprend de se changer tant bien que mal. Vers 18h30, la porte s'ouvre sur Albertine. Sans un mot, elle se dirige vers la coiffeuse et plante dans le chignon de Camille une pince à cheveux couverte de plumes noires et de perles et fait signe à Camille de la suivre. En bas, la grande salle est illuminée par un imposant lustre en cristal. Des invités élégants l'ont envahie, et semblent discuter de chose et d'autres. Seuls des hommes sont présents. Aucunes femmes ne les accompagnent. La seule présence féminine en cet instant, qui attire tous les regards et reçoit tous les hommages, c'est Atalia. Toujours somptueusement vêtue d'une robe de dentelle et d'un manteau de soie, elle se tient au centre de la pièce, l'air à la fois triste et pénétrant. Ces yeux perçants se posent sur Camille, qui se raidie. Elle s'approche d'elle et lui saisit la main. Sa paume est chaude. « Vous voyez, ce soir son réunie tous les notables du pays. Le maire de la ville de Mazamet, les plus grands industriels de la région, et même, quelques messieurs de Paris. Vous êtes la seule femme. Profitez-en. » « Et vous ? » « Moi ? C'est différent ! » Et Atalia émet un petit rire cristallin. Enfin, on s'installe pour le repas, fort copieux. Au milieu de celui-ci, Camille se sent prise d'un étourdissement. Elle a chaud et le corset l'empêche de respirer. Elle se lève, marmonnant un mot d'excuse, et s'enfuit vers le petit boudoir. Camille étouffe, et elle a terriblement sommeil. Un doute lui serre le cœur. Et si on avait versé quelque chose dans son verre ? L'angoisse l'étreint. Albertine surgie alors. « Venez, je vous raccompagne à votre chambre, je vous excuserai auprès des invités soyez sans crainte ». Pour la seconde fois en peu de temps, Camille sombre dans l'inconscience. Elle se réveille au milieu de la nuit. Tout est noir et silencieux. Elle se sent bien mieux, et parfaitement réveillée. C'est peut-être le moment

d'entreprendre une exploration du château ! Camille pose précautionneusement les pieds par terre. Sa porte n'est plus verrouillée. Vêtue d'une simple chemise de nuit en baptiste, elle se dirige vers le grand escalier. Ses pas sont étouffés par les nombreux tapis. Traversant la grande salle, elle se dirige vers les communs. Elle stoppe devant l'escalier menant au cellier. Une rumeur semble venir d'en bas. Camille prend son courage à deux mains et descend le plus discrètement possible. La tenture rouge sombre est fermée. Derrière, elle perçoit une lumière, et entend des mots dans une langue étrange, comme des prières psalmodiées par des fidèles. Une odeur d'encens sature l'air, mêlée à autre chose, à cette odeur d'humus et de poussière qu'elle a déjà sentie auparavant. Camille s'approche et soulève discrètement un pan de la tenture. Les invités d'Atalia sont réunis autour d'elle, dans une attitude de dévotion, récitant des sortes d'incantations. Leurs visages sont dissimulés. Elle, est allongée sur l'autel, vêtue d'un voile transparent. Au dessus trône une statue de la déesse babylonienne Ishtar. Camille a déjà vu une représentation semblable au Louvre. Cette divinité possède bien des noms. Isthar, Inanna, Astarté... Atalia est prise de convulsions, elle s'exprime avec une voix profonde, lointaine. Camille tremble de tous ses membres quand elle comprend le message délivré par la voix. Elle annonce des temps de troubles à venir, de millions de morts, de guerre... les paroles deviennent images dans la tête de Camille. Elle ne peut se retenir, et tombe à genou en hurlant, se tenant la tête dans les mains. Les hommes écartent le rideau et se saisissent d'elles. Atalia les retient. « Les Dieux ont des projets pour elle, vous ne pouvez rien lui faire. Elle sera votre lien. ». Camille se retrouve allongée à son tour sur l'autel. Atalia se penche sur elle. Son regard est profond et universel, il semble refléter des siècles de mystères. Une peur immense saisit Camille. Elle sent sa fin venir. La main d'Atalia brandit un poignard à la poignée ouvragée, constellé de pierreries. Elle l'approche de la poitrine de Camille. Un lion est gravé dans l'or fin. Camille relève la tête. La statue semble soudain animée d'une vie propre. Ses yeux sont ceux d'Atalia. « Tu vas mourir pour mieux renaître ». Une longue plainte s'échappe de sa gorge en feu. Le poignard s'enfonce dans son sternum. Un éclair immense et une douleur atroce la saisissent. C'est fini.

3. Retour.

Camille a du mal à faire confiance à ses sens depuis qu'elle s'est à nouveau éveillée dans les sous-sols de ce château. Elle se persuade depuis des mois, avec l'aide de son psychiatre, qu'il ne s'agit que d'un rêve puissant. Si puissant qu'il a modifié sa conscience, puisqu'elle était encore vêtue de sa chemise de baptiste ensanglantée quand elle a retrouvée sa voiture. Elle l'a brûlé, d'ailleurs. Avec la photo. C'était la seule chose à faire. Elle c'est beaucoup renseignée depuis sur Ishtar, sur Adad et sur la mythologie babylonienne, sur la possession par les esprits. Enfin, ça, c'était au début. Maintenant, elle se force à oublier. Elle recommence à sortir. Comme aujourd'hui, cette petite balade sur les quais de la Seine, à la pointe de l'île de la Cité. L'air du soir est doux, l'été touche à sa fin. Dans le parc du Vert Galant, des couples s'enlacent, des amis discutent et rient. Camille se sent bien, au milieu de ces gens très concrets. Elle s'assoit sur un banc. Une brise se lève soudain. Ses cheveux virevoltent, du sable se soulève. Les feuilles des arbres bruissent autour d'elle. Camille baisse les yeux, elle sent une gêne au niveau de sa cheville, un papier apporté par le vent. Elle s'en saisit, le retourne. Sur la photo, les yeux d'Atalia la transpercent à travers le temps et l'espace. Camille ne sourit plus. Elle a compris. Plus rien ne sera comme avant...